

FRANCE-ALLEMAGNE

2.1.011/1930

25.10.30

UNE HEURE AVEC... E.M. REMARQUE

Auteur de *A l'Ouest rien de nouveau*

par FRÉDÉRIC LEFÈVRE

Erich Maria Remarque, l'auteur d'*A l'Ouest rien de nouveau*, n'a jamais donné d'interview et n'en donnera jamais. Il se plaît à répéter — ce qui n'honore et ne remplit de confusion — que si quelque jour il transgressait la règle formelle qu'il s'est imposée, ce serait en ma faveur. Mais je crois bien que ce jour ne viendra jamais.



Erich-Maria Remarque

France et Paris, vient chez nous de temps en temps et, comme il est mon ami, nous nous voyons souvent et nous avons ensemble de longs entretiens. Mais c'est à l'anil qu'il parle et non au rédacteur en chef des *Nouvelles Littéraires* et, si je transcris textuellement et l'un de nos plus récents entretiens, je trahis peut-être l'amitié, et j'encours probablement ses véhéments reproches. Je suis sûr, en tout cas, de ne pas trahir sa pensée. D'ailleurs je considère comme un devoir, à l'heure grave que traverse l'Europe, d'apporter un témoignage décisif à la cause de la Paix et du rapprochement des peuples en faisant entendre les nobles déclarations de l'écrivain qui aujourd'hui possède la plus grande audience dans le monde entier.

Quand je rejoignis...

Remarque, ce jour-là, il était en conversation très animée avec notre ami commun Frédéric Hirth, qui publie justement aujourd'hui un livre dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il ne manque pas d'une brûlante, d'une dramatique actualité sur : *Hiliter ou le guerrier déchaîné*. Ces deux Allemands s'entretenaient du grand apôtre du rapprochement franco-allemand, Henri Heine, dont Frédéric Hirth a établi l'édition définitive. Quand j'entrai, Hirth disait : « Ah ! voilà Frédéric Lefèvre ! C'est lui qui devrait nous donner aujourd'hui une biographie impartiale et vivante de Heine, cela serait une juste réparation envers un grand poète, victime des injustices et des inexactitudes de Camille Mauclair.

— Laissez donc Camille Mauclair. Des sujets plus palpitants sollicitent notre attention. Par exemple, le jour où Hirth publie son *Hiliter*, j'aimerais que l'ami Remarque qui arrive directement d'Allemagne confronte son opinion sur l'étrange personnage avec celle de l'historien politique.

REMARQUE. — Vous tombez mal, Lefèvre. Je n'ai aucune opinion sur *Hiliter*. Je ne sais rien de lui. Je ne m'occupe jamais de questions politiques. Par honnêteté. Parce que je pense que la politique est un domaine si vaste, si compliqué, si difficile, qu'il faut être uniquement politicien pour s'y aventurer. Moi, je m'efforce seulement d'être un écrivain. Et puis je pense qu'un homme qui aime la justice par-dessus tout ne peut être politicien parce que la politique est avant tout une question de forces et d'équilibre de forces. Or, quelqu'un qui aime la justice ne peut s'occuper de politique parce que, dès ses premiers pas dans cette voie il rencontre des injustices.

— Cependant, vous avez remarqué l'inquiétude qui tourmente à l'heure actuelle certains écrivains français, — dont Gérard Bauer s'est fait l'écho chez nous, — parmi ceux-là même qui ont, aussitôt après l'armistice et sans aucune arrière-pensée, tenu une main fraternelle aux écrivains allemands. A cette inquiétude, quelle réponse allez-vous faire ?

Remarque se recueilli quelques instants, me regarda bien en face de ses beaux yeux bleus à la flamme loyale, regarda Hirth puis, articulant posément :

REMARQUE. — Mon cher Lefèvre, je ne peux vous dire qu'une chose, mais je la pense profondément : en mon âme et conscience, j'ai la conviction que PERSONNE EN ALLEMAGNE NE DESIRE LA GUERRE.

Il s'arrêta puis reprit comme s'il craignait de ne pas m'avoir tout à fait dit :

REMARQUE. — AUCUNE VOLONTE DE GUERRE N'EXISTE VRAIMENT DANS L'AME DU PEUPLE ALLEMAND.
— Votre affirmation me touche car elle ne saurait être suspectée : les Français, qui ont tous lu *A l'Ouest rien de nouveau*, savent à quel point ils peuvent se fier au jugement que vous portez en ce moment sur le peuple allemand. Tels parle-t-on des circonstances qui ont environné la naissance de votre beau livre.

REMARQUE. — Lefèvre, vous m'agacez à

vouloir me considérer toujours comme un dérivatif. Je suis un homme et votre ami, c'est tout, comme je suis l'ami de Hirth, et nous sympathisons en tant qu'hommes et non pas parce que j'ai écrit *A l'Ouest rien de nouveau*, et que vous êtes, vous, rédacteur en chef des *Nouvelles Littéraires*. Je me tue à vous le répéter : je ne peux pas arriver à croire que j'ai une vocation littéraire. Si j'ai écrit un livre, c'est poussé par le seul souci de discuter sérieusement avec moi-même un problème qui me touche personnellement. Je suis un homme tout à fait normal. — Ici Remarque sourit et regarda Hirth : « C'est bien normal, cher ami, qu'il faut dire ? — Je suis normal comme des millions d'autres hommes. Aussi, le problème qui m'occupe, je pense qu'il occupe des millions d'hommes, lesquels se débattaient contre le même problème.

Je ne m'inquiète pas de savoir si le livre que j'écris est intéressant ou non, je lui demande simplement de m'apporter une solution personnelle.

— Et quel est donc le problème central qui est à la base d'*A l'Ouest rien de nouveau* ?

REMARQUE. — Je n'ai jamais eu l'intention d'écrire un livre sur la guerre. La veille même du jour où j'ai commencé, je n'y songeais pas. Et puis voici un matin, il pleut, on ne peut sortir... on reste enfermé chez soi... on réfléchit... on se demande comment il peut se faire que la santé étant bonne, la vie matérielle assurée, comment, tout allant bien, on n'est pas heureux cependant. On a l'impression d'être privé, séparé, amputé d'un mystérieux je ne sais quoi. Pourquoi suis-je seul ? Seul ! Je me demande depuis combien de temps je suis dans cet état ? Je remonte lentement dans mes souvenirs, et je remonte jusqu'à la guerre et je constate que pendant la guerre, je n'étais pas seul. J'avais des camarades. Or, de tous ces camarades que j'ai aimés pendant la guerre, aucun n'avait le même esprit, la même culture que moi et pourtant ils étaient mes camarades et je les aimais. J'avais le sentiment d'être lié profondément à ces hommes et ce sentiment ne reposait nullement sur des valeurs intellectuelles communes. Et en réfléchissant à cette camaraderie créée par la guerre, à cette communauté qui n'était pas basée sur l'intellectuel, j'ai eu la conviction que si je rencontrais les deux ou trois camarades de cette époque qui ont survécu, je serais toujours aussi près d'eux que pendant le carnage, tandis que rien ne pourrait m'lier à eux si je les rencontrais pour la première fois aujourd'hui.

Et quand tout cela fut bien fixé dans mon esprit, je voulus l'approfondir encore en écrivant. Ce n'est donc pas une inspiration qui m'est venue, je ne crois pas à l'inspiration du littéraire.

Si j'ai pu penser alors, avec une certaine tendresse, à ce que fut ma vie pendant la guerre, expliquez-vous le par le fait que je n'avais que dix-sept ans et demi quand je fus mobilisé. Quel âge émouvant ! A quel pense-t-on à dix-sept ans ? On commence à lire, on commence à découvrir la musique. Moi-même je rêvais d'être compositeur et voilà que je me trouvais jeté à la caserne d'abord, puis quelques semaines après au front. Et toute ma vie change au moment où je commence à l'organiser librement selon mes rêves. Plus de livres, plus de musique, plus d'évasions spirituelles...

Le hurlement des canons...

... et le gémissement des agonisants. Et le sentiment m'envahit que le cours de ma vie est profondément changé et que mon évolution va se poursuivre autrement que je l'avais rêvé.

J'étais rempli alors d'enthousiasme et animé comme tous les jeunes Allemands d'un grand amour de la patrie. Nous étions tous convaincus, nous les gosses de dix-sept ans, que nous combatlions pour le salut du monde et le salut de la civilisation. D'ailleurs, je suis bien convaincu aujourd'hui que les jeunes Anglais et les jeunes Français pensaient de même. Mais après ! Après ! La guerre était trop terrible et trop longue pour ne pas m'amener à d'autres pensées. Après, on a vu toutes ces laideurs et tous ces morts ! Les laideurs, on pourrait encore les supporter, mais il y a eu quelque chose que nous n'avons pas pu accepter :

J'ai vu mon meilleur ami...

... couché dans la boue avec une plaie énorme dans le ventre... C'est ça qui était vraiment insupportable et incompréhensible et ce qu'il y a de non moins incompréhensible, c'est qu'il a fallu tant d'années d'après-guerre et de réflexion pour pénétrer toute l'atrocité de ces événements. A ce moment-là, je me débattais entre deux sentiments que je considérais comme également intangibles : la guerre m'apparaissait comme une nécessité pour sauver la culture, mais d'autre part, je pensais que RIEN NE VAUT QUE TANT DE MILLIONS D'HOMMES PEUSENT et c'est cette dernière conviction qui l'emporta en moi et qui est encore la mienne aujourd'hui.

Si, en Allemagne, de temps en temps, certains m'accusent de trahison, c'est qu'il est difficile de faire admettre qu'on puisse aimer sa patrie et croire en même temps que les guerres ne sont pas d'excellents moyens d'assurer le progrès de l'humanité.

HIRTH. — Mon cher Lefèvre, pour comprendre entièrement Remarque, sachez qu'il est né à Osnabrück en Westphalie et que la Westphalie...

Remarque l'interrompt en souriant :

REMARQUE. — Oui, mon cher Hirth, je

su. ce que vous allez dire : la Westphalie est peuplée par des êtres paisibles, pondérés, mesurés, qui réfléchissent sur toutes choses et qui sont arrivés à un état de conviction : qu'on peut aimer l'humanité tout entière, travailler de toutes ses forces à la compréhension réciproque des peuples et cependant aimer par-dessus tout sa patrie.

Remarque nous offre des cigarettes égyptiennes. Je lui offre des cigarettes françaises. Il hésite.

REMARQUE. — Ne sont-elles pas trop sèches, me dit-il ? Je dois, hélas, faire attention à ma santé ; vous savez que si je vis six mois de l'année à Davos en Suisse, c'est à cause de mes poumons. C'est à Davos que je me réfugiais quand



Docteur Hirth

le succès d'*A l'Ouest* commença à s'affirmer. Succès dont j'étais et dont je demeure surpris, non pas que je sois modeste, mais tout simplement parce que j'ai toujours cru que je n'ai jamais écrit un livre. J'étais à peine arrivé là-bas que mon éditeur m'écrivait qu'il me rassemblait les critiques qui paraissaient un peu partout et qu'il allait me les adresser. Je lui mandai aussitôt de n'en rien faire. Il sera toujours temps n'est-ce pas, dit notre ami en souriant de les tenir pour moi jusqu'à quarante ans. Je craignais, si je les lisais au début de mon effort, qu'elles me rendissent orgueilleux, ou incertain et qu'elles m'issent, dans un cas comme dans l'autre, à dévier de ma voie.

Je n'ai jamais lu...

... une seule critique sur mon livre, pas plus que je n'ai accordé une seule interview. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi on s'obstine à vouloir m'arracher des déclarations puisque le meilleur de mon œuvre est dans mon livre, ce livre qui n'a vraiment eu pour moi que l'unique avantage de me rendre mon indépendance. Pour le reste il ne me procure que des désavantages. Le moindre ne fut pas de me priver d'amitiés qui m'étaient chères, surtout parmi la jeunesse. Qu'arriva-t-il en effet : avant mon succès, j'allais voir des amis qui m'accueillaient joyeusement et maintenant, si je leur annonce ma visite, je ne me trouve plus avec eux dans la cordiale intimité d'autan, mais ils me reçoivent flanqués d'un tas d'inconnus pour qui je ne suis qu'une bête curieuse. Et, perpétuellement, j'en suis à me demander avec amertume, lorsque quelqu'un m'approche : le fait-il par sympathie pour ma personne ou par blou par mon succès extérieur, est-il guidé par la gloire de pouvoir se vanter suite, d'avoir courtoisé un homme... « célèbre », comme ils disent.

Autrefois, lorsque je revenais après un voyage de six mois, tous mes amis étaient heureux et me faisaient fête. Aujourd'hui leur susceptibilité n'a plus de bornes, et j'ai négligé d'écrire à l'un ou à l'autre, ils me traitent d'orgueilleux. Je vous jure, Lefèvre, que ma situation est devenue plus désagréable et plus difficile qu'avant.

HIRTH. — Etes-vous passé à l'ambassade allemande ?

Ici, Remarque a une mine si ébahie que nous rions tous trois.

REMARQUE. — Pourquoi faire ? Est-ce qu'on m'y recevrait si je n'avais pas eu ce succès où je ne suis pour rien ? Je n'ai qu'un désir — et c'est parce que vous l'avez compris que je vous vois tous deux avec plaisir — c'est que tous ceux qui viennent à moi oublient que j'ai écrit un livre et me parlent comme à un homme.

— Vous dites toujours, un livre, mon livre, mais vous venez d'en achever un second. L'avez-vous écrit aussi vite que le premier, dont vous nous avouez l'autre jour, l'année complètement rédigé en six semaines ?

REMARQUE. — Non, ce fut beaucoup plus long. Je voulais y étudier l'adaptation des hommes sortis des tranchées aux conditions d'après-guerre. Il fallait les montrer supportant une époque de dissolution complète. Bien que l'action de mon nouveau roman se déroule en Allemagne, je suis persuadé qu'elle est commune à tous les peuples qui ont combattu.

— Et quel est son titre ?

REMARQUE. — En français, *Après*, en allemand, il n'est pas encore fixé.

— Comment ?

REMARQUE. — Bien entendu, il est fixé dans mon esprit, c'est, *Der Weg Zurück* (la Voie de retour) mais il se trouve qu'un écrivain l'a déjà employé pour un livre que je ne connaissais pas.

HIRTH. — On ne peut pas dire que personne ne verra le vôtre puisqu'il commencera à paraître dans un mois, le même jour, en feuilleton d'abord, dans toutes les capitales du monde entier.

L'un des grands quotidiens de chacune de ces capitales s'est en effet assuré cette primeur...

REMARQUE. — La composition d'*Après* fut assez difficile. J'avais conçu une œuvre trois fois plus longue qu'*A l'Ouest rien de nouveau*. De mon propre gré, je tranchai dans le vif et la réduction de près des deux tiers, ce qui fait qu'*Après* demeure quand même un peu plus long que mon premier livre. Si j'ai fait des coupures, c'est uniquement pour ne pas fatiguer par des épisodes à peu près semblables. En principe, tous les faits que j'ai voulu décrire, tous les événements d'après-guerre étaient similaires, aussi l'imposait-il de faire un choix pour ne raconter que ce qui était le plus frappant. Mais assez, passons à autre chose. Je n'ai jamais parlé autant de mes livres.

Si j'aimais parler de mes livres, je ne serais qu'un bon administrateur de mes livres.

Lorsque j'aurai achevé le travail de ma vie, alors je pourrai me demander si ce que j'ai fait fut bien fait. Pour le moment, je ne sais qu'une chose, c'est qu'il me reste beaucoup de choses à apprendre et je veux les apprendre, et c'est à quoi j'emploie mon temps. Je veux lire, beaucoup lire. La musique me passionne, je suis fanatique de Beethoven. En un mot, voici : le succès, qui n'a aucune importance, qui ne prouve rien, a eu ce résultat de bouleverser mon existence de fond en comble. Il faut maintenant que je refasse de l'ordre dans ma vie. Je pensais avoir un succès lent et progressif, j'avais tiré mes plans en conséquence, et voilà que...

— Cette fois-ci, enfin, allez-vous nous rester longtemps à Paris ?

REMARQUE. — A peine une semaine. Paris est le coin de la France que je connais le moins. L'année dernière, j'ai parcouru, dans une fois chaque jour accrue, tout votre pays : Normandie, Bretagne, Limousin, Pyrénées, une randonnée de six mille kilomètres en auto. Ce qui m'a le plus frappé et ému en France, ce sont mes contacts avec les gens du peuple, avec les plus simples avec les plus humbles. Il y a une vieille surprise dans la culture dans toute la France, un parfum d'antique civilisation. Si vous demandez le chemin à un vieux paysan, sa réponse est aimable, fleurie, cultivée. Si je me rends chez un tout petit coiffeur, j'ai l'impression que toutes ses réponses sont remplies d'esprit. Peut-être est-ce celui de la langue, mais peut-être aussi est-ce une émanation de la vieille civilisation latine.

A Paris, j'adore me promener à la fin de l'après-midi, lorsqu'une brume bleuâtre s'étend sur les quais, et lorsque je suis fatigué, je m'assois à la terrasse d'un café et regarde...

HIRTH. — ...En quoi vous ressemblez à Stresemann qui, lui aussi, aime s'asseoir à la terrasse des cafés parisiens pour contempler la foule remuante.

REMARQUE. — Oui, car cette foule c'est la vie et par dessus tout j'adore la vie. Une vie n'a pour moi d'intérêt que s'il nous fait mieux aimer la vie, s'il nous arrache à notre routine pour nous forcer à réfléchir au plus grand de tous les problèmes, au plus merveilleux de tous les problèmes : nous vivons !

FREDERIC LEFÈVRE.

Les nouvelles de Histoires, Paris, 25.10.1930

RA2.1.011